

sur la moraine. Quelle joie de quitter la corde que nous avons gardée *dix-huit heures !* nous gambadons ainsi que des chèvres échappées.

A huit heures et demie nous entrons au refuge du Châtelieret, ravis, enchantés, jetant en arrière des regards dédaigneux vers la Meije qui se détache obscurément, sur le noir du ciel où s'allument les étoiles. Elle cherche à se cacher dans l'ombre, honteuse de s'être laissée vaincre encore une fois.

Nous sommes en bon état et sans aucune fatigue. Mon frère s'est très bien comporté *pour sa deuxième ascension*, et Gaspard est content de nous.

Nous repartons de suite pour la Bérarde, où nous attendent un bon dîner et de bons lits. Aussi nous courons, nous volons plutôt sur les pierres de l'affreux vallon, et, *en une heure dix minutes*, nous arrivons au Chalet-Hôtel, dont l'accueil nous semble meilleur que jamais. L'excursion a duré 22 heures en tout.

Ce ne fut pas un des pires moments de cette journée du 16 juillet, que celui où nous nous assîmes à la table bien servie, à laquelle nous fîmes honneur je vous assure.

« — Eh ! on prétend qu'on ne peut pas manger, au retour des grandes ascensions, me dit mon frère en montant nous coucher, juge un peu si la Meije était moins haute... »

Peu après, je souffle la bougie et m'endors d'un sommeil que je crois idéal. Hélas je ne suis pas au bout de mes peines, et je fais un rêve horrible :

Nous sommes en plein vingtième siècle : on a construit un funiculaire sur les flancs de notre Grande Meije. A la gare de la Bérarde, un break à deux chevaux emmène les